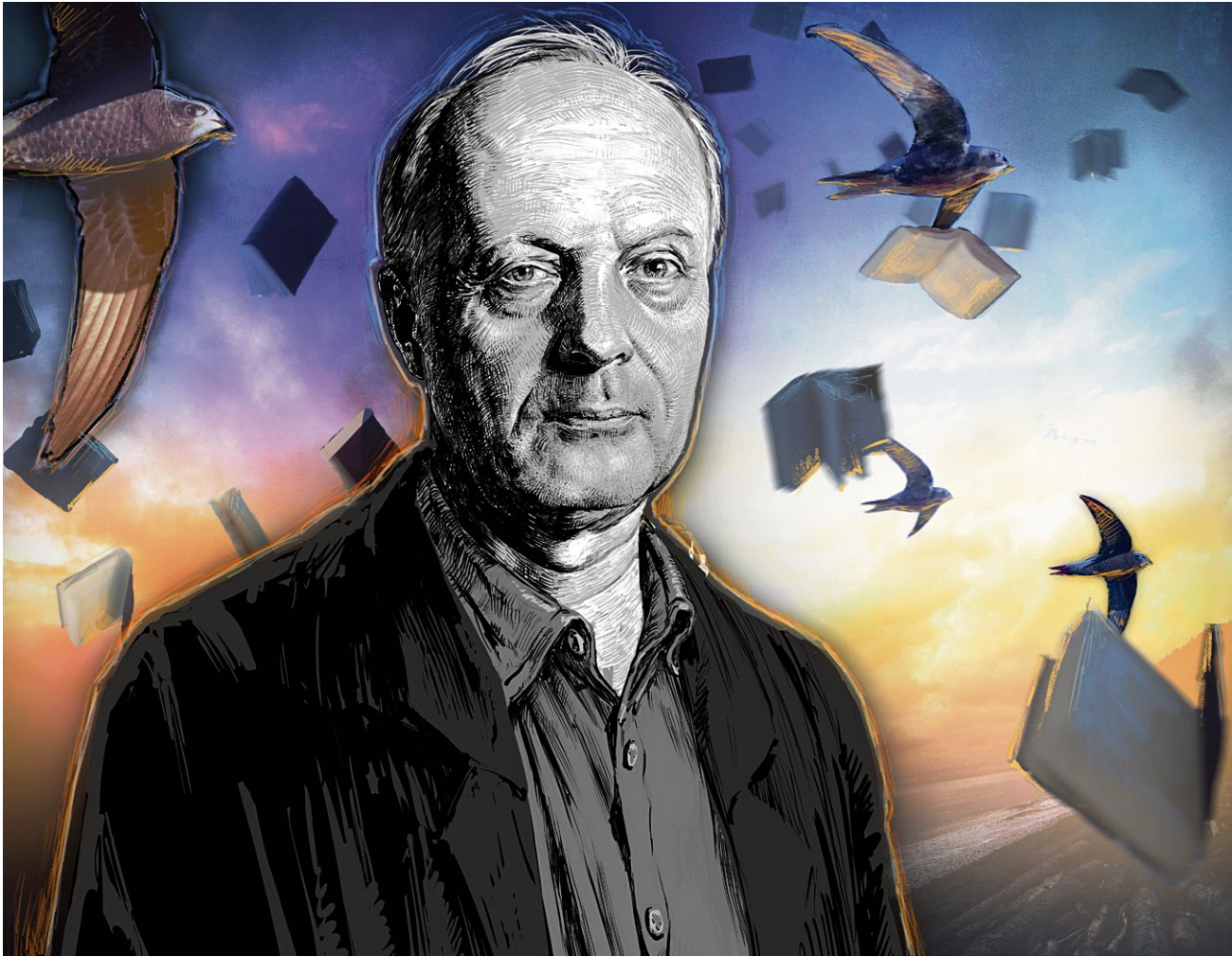




(Amin Ladhani pour Le Temps)

Penseur doux et féroce, **Christophe Gallaz** a publié cette année un nouveau livre pour la jeunesse et prépare la réédition de ses chroniques parues dans la presse. Il raconte les personnalités qui ont formé sa constellation intellectuelle et sensible

Julien Burri

Enfant, il a fui l'école et raté ses classes. Jeune homme mélancolique, il arpentait les forêts du Gros-de-Vaud, se cachait dans des églises désertes pour lire des journaux piqués dans des caissettes. Il a observé les oiseaux. De tous les êtres qui savent voler, sa préférence va aux martinets. Sa plume à la fois tendre et acérée leur doit beaucoup. En témoignent ses livres pour la jeunesse et ses essais depuis *Une Chambre pleine d'oiseaux* (L'Age d'homme, 1982), jusqu'à ses récents dialogues avec Michel Thévoz, *Z/Z* (L'Aire, 2020).

Christophe Gallaz est un empêcheur de penser en rond, il l'a prouvé par ses nombreuses chroniques parues dans la presse, du *Matin Dimanche* au *Monde*. Lui qui se qualifie d'«inculte» n'a cessé d'observer la société, les êtres et les choses, avec un regard sensible, puis de les donner à penser en fustigeant les conventions et les consensus, dans une veine pamphlétaire qui n'est pas sans rappeler un Max Frisch.

Cette année, il a publié à La Joie de lire *Les Mystères d'une pandémie*, illustré par Rémi Farnos: le covid y prend la parole pour s'adresser aux humains et à une petite fille. Il prépare une anthologie de ses mémoires chroniques et la reprise de ses *Chagrins magnifiques* (Zoé, 1986) dans la collection Poche Suisse, aux Florides helvètes. Rencontre dans un café lausannois, près d'un bosquet où pépient des moineaux.

Gustave Pelet, le paysan rêveur

«Lorsque j'étais enfant, à la fin des années 1950, à Assens, nous avions pour voisin un paysan atypique. Nous partagions des moments de sympathie malicieuse, lui et moi, malgré notre différence d'âge (je devais avoir alors 10 ou 12 ans). Gustave Pelet exploitait une ferme avec son frère qui était tout son contraire, épais et taiseux. Ils avaient engagé une gouvernante. Impérieuse, elle enguirlandait Gustave parce qu'il mangeait du chocolat entre les repas... Il aimait les abeilles et m'a offert ma première ruche. Je le revois, les soirs d'été, après la traite des vaches: il allait réfléchir et méditer assis dans la carcasse d'une vieille 2 CV abandonnée dans les hautes herbes et

les orties. Voyageur immobile, il contemplait la chaîne du Jura incendiée par le soleil couchant. Il m'a transmis sa façon de chiper des gourmandises et des beautés du monde, d'admirer l'incomparable élan des martinets que je rêvère depuis lors comme la fluidité par excellence, et d'aimer les vivants ou les abeilles. J'étais en train de rater l'école et il me montrait qu'on pouvait exister loin des canons et des présupposés d'autrui. Qu'on pouvait devenir une belle personne et faire des cadeaux aux complices de tout âge.»

Jean Baudrillard, le penseur félin

«J'ai lu ses essais un peu par hasard, dès les années 1980, notamment les volumes des *Cool Memories*, qui se dégustent par petits aphorismes. Ce journal intellectuel conçu par fragments remet en cause notre façon de voir le monde. Ou plutôt, de ne pas le voir, de refuser son immédiateté surprenante en tentant immédiatement de l'analyser selon des routines intellectuelles. Baudrillard était joueur. «Déquadrilleur» mental virtuose, il retournait les dialectiques, faisait de l'escrime avec l'absurde. Je suis allé chez lui lorsque j'étais journaliste, sans très bien savoir que lui demander. Ce fut un moment très agréable. Il avait quelque chose de félin, ce qui est rare chez les intellectuels dont la pensée devient souvent fixe. Son raisonnement était d'une grande élégance formelle. Il a pris des positions très critiquées, à contre-courant, sur la mort de l'art ou lors des attentats commis à New York en septembre 2001. Mais la beauté et la souplesse de son style l'avaient rendu souverain.»

Thomas Bernhard, le fusilleur

«Lorsque j'ai publié mes premières chroniques, un lecteur m'a offert un livre de Bernhard en me disant que j'allais sans doute l'aimer. Il avait raison! L'écriture de Bernhard agit telle une fraiseuse, elle fore le réel et le creuse. Elle joue sur les répétitions de manière enchanteresse et sans jamais ennuyer. Dans nos vies aussi, nous reproduisons les mêmes motifs, les mêmes schémas. Bernhard m'en a fait prendre

conscience en m'invitant à rendre, dans mes journées, cette «machinalité» fertile, comme la sienne dans ses textes. Il n'est rien de plus beau et de plus émouvant que ces variations, ces écarts, ces réinventions. Thomas Bernhard pouvait être caustique et virulent, il aimait fusiller par les mots. Il provoquait la normalité et le consensus en duel. Le lire m'a fait grand bien et j'ai tenté de m'inscrire dans son exemple ici, dans cette Suisse de feutre où la parole ne doit pas assaillir...»

Jean-Luc Godard, le scénario inédit

«Je l'ai rencontré grâce à Freddy Buache, alors directeur de la Cinémathèque suisse, qui m'avait déjà souvent embarqué dans des repas mémorables, notamment avec Marguerite Duras, ici même, au restaurant de l'avenue du Théâtre, à Lausanne. Godard par la suite m'envoyait régulièrement de petits mots. J'aime ses phrases fulgurantes, comme celle prononcée lors d'une interview télévisée où le journaliste Jean-Pierre Elkabbach l'apostropha: «Tout le monde vous connaît, mais plus personne ne va voir vos films: vous êtes un marginal!» A quoi Godard répondit du tac au tac: «Ce sont les marges qui font tenir les textes, vous savez...»

«Ce qui m'émerveille chez cet artiste, c'est son art du prélèvement, des citations et du montage. Il m'a fait comprendre ce que nous devons tous entreprendre pour donner un peu de sens à notre trajectoire: monter les séquences éclatées de notre existence quotidienne pour en faire un récit qui fasse tenir notre personne intérieure. L'œuvre de Godard nous invite en permanence à cet exercice. Il était souvent taiseux, mais décochait aussi l'un des plus beaux sourires que j'aie vus. Des comédiens et comédiennes maltraités sur ses plateaux sursauteraient sans doute en m'entendant dire qu'il rayonnait ainsi, en privé, d'une grande bienveillance envers autrui.

«Nous étions assez proches pour qu'il s'inspire un jour de ma personne dans la perspective d'un moyen métrage intitulé *Deuxième Lettre à Freddy Buache*. Godard m'y nomme «Claude Gallaz» pour incarner

Parcours

Né en 1948 à Valeyres-sous-Rances (VD), Christophe Gallaz s'est fait connaître par ses billets hebdomadaires dans *Le Matin Dimanche*, entre 1978 et 2021. Intellectuel atypique mais toujours sensible, il a été régulièrement publié dans les colonnes du *Monde*, de *Libération* ou des *Inrockuptibles*. Il a signé de nombreux ouvrages pour la jeunesse chez Gallimard, Nathan, ou à La Joie de lire, avec la complicité des illustrateurs John Howe, Monique Félix, Etienne Delessert ou Roberto Innocenti. Il a fait paraître cette année *Les Mystères d'une pandémie*, coproduit par la Joie de lire et l'Université de Lausanne, avec des dessins de Rémi Farnos.

un instituteur dissertant sur «La Suisse et le Mal», celui qu'elle commet volontiers sous l'édredon de ses vertus. Or, c'était le titre d'une chronique parue dans *Le Matin Dimanche* deux semaines plus tôt. Mais le film ne fut jamais tourné. Hélas pour moi, c'est le cas de le dire...»

Jean Lecoultre, la beauté sans explications

«Nous nous sommes rencontrés en 1987, après la parution d'une chronique abordant son travail. Puis, nous sommes devenus très amis. Il est mort le 22 mars dernier, tout près de ses 93 ans, non sans m'avoir demandé d'entourer sa fille pour favoriser le rayonnement de son œuvre après lui. Je n'ai jamais connu d'être aussi jongleur que lui, en mots comme dans son art. Par exemple, la veille de sa mort, alors qu'il souffrait violemment, je lui pris la main en lui disant, penché vers son oreille: «Tu es un amour.» Il me répondit instantanément: «Seulement?» Telle fut sa dernière réplique, sublime.

«Dans sa peinture, il assemblait des éléments apparemment hétérogènes pour exprimer notre époque, sa violence, sa technique oppressante et la solitude des êtres. De nombreuses personnes m'ont glissé presque agressivement, face à ses toiles, que leur sens leur échappait. Un refrain qu'on entend pareillement à propos de Godard ou même de mes chroniques à leur petite échelle, dont un lecteur m'écrivit un jour qu'elles étaient belles mais qu'il n'y pigeait rien. A quoi je répondis: «Et les couchems de soleil qui vous mettent en pâmoison, vous y comprenez quelque chose?»

Sa mère Marysia, la plénitude des mots

«Elle a eu quatre enfants, quatre garçons. Je ne pense pas qu'elle avait souhaité devenir mère. Elle n'a jamais habité ce statut de manière enveloppante et consolatrice pour ses enfants, comme on dit que ça se fait. Elle n'était peut-être pas très heureuse. Avant d'épouser mon père, elle avait suivi des études de lettres et de piano, envisagé une virtuosité en musique. Elle dut tout arrêter. Je me suis rapproché d'elle des dizaines d'années plus tard, après la mort de mon père, en 2000. Elle lui a survécu dix-huit ans. Pendant ses dernières années, notre relation est devenue très intime et très sensible. Je l'ai découverte différemment, en prenant la mesure de son rapport extraordinairement profond et pourtant délicat avec les êtres qu'elle avait élus autour d'elle, comme avec la forêt et la montagne. Elle faisait de grandes marches en altitude, s'endormait en toute confiance dans les pâturages ou les bois, absolument seule au milieu de rien. Elle était en accord avec la vie, un accord presque transparent.

«Elle était aussi passionnée par les mots et les livres. A 92 ans, elle a voulu lire toute la saga des *Harry Potter* en anglais, puis les éditions complètes de Ramuz. Deux jours avant sa mort, elle m'interrogeait encore sur l'étymologie de tel ou tel vocable. Nos jeux langagiers la rendaient heureuse. Je pense que cet amour des mots l'aura portée et fortifiée jusqu'au point de la sérénité parfaite. Elle a su passer, portée par cette compétence si fine de la désignation précise et poétique, et comme par la grâce d'un travelling très subtil, de sa pleine présence au monde à son absence.» ■

«J'aime les fulgurances de Godard»